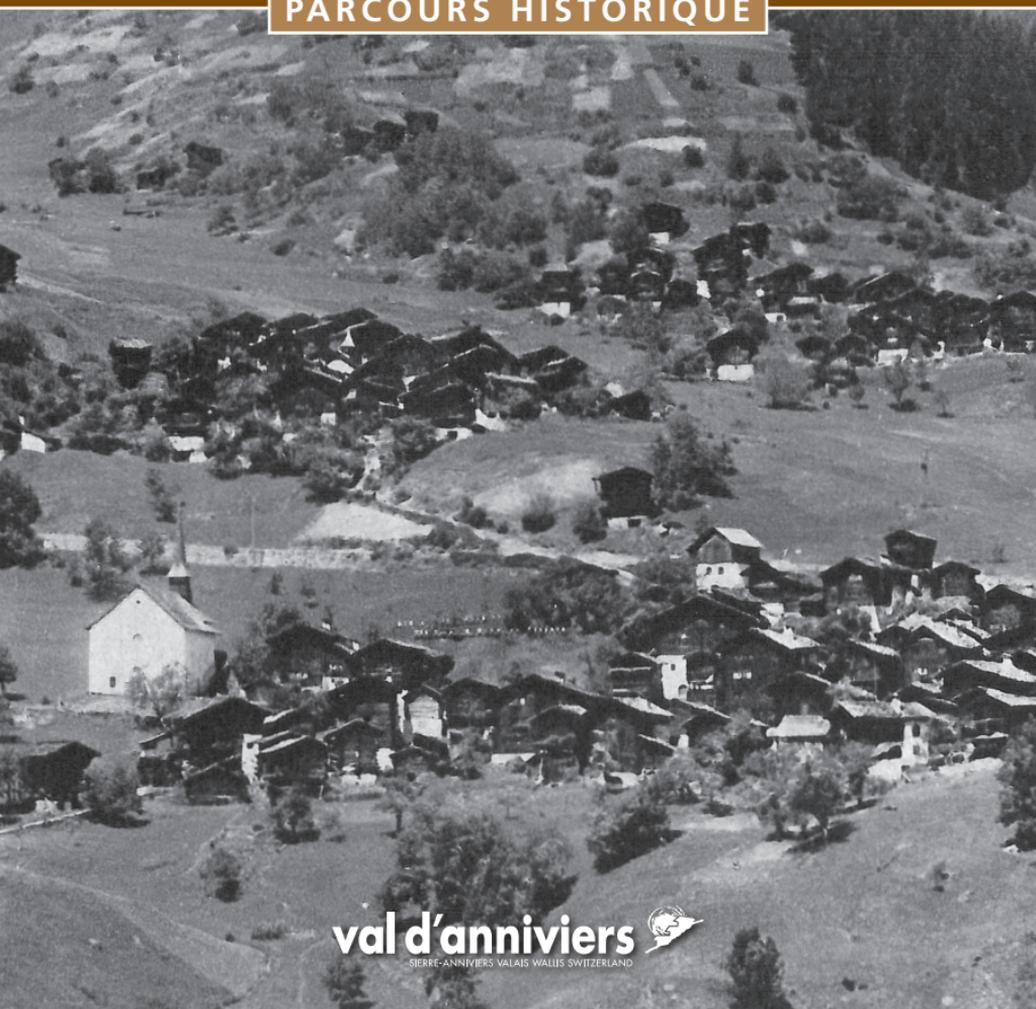
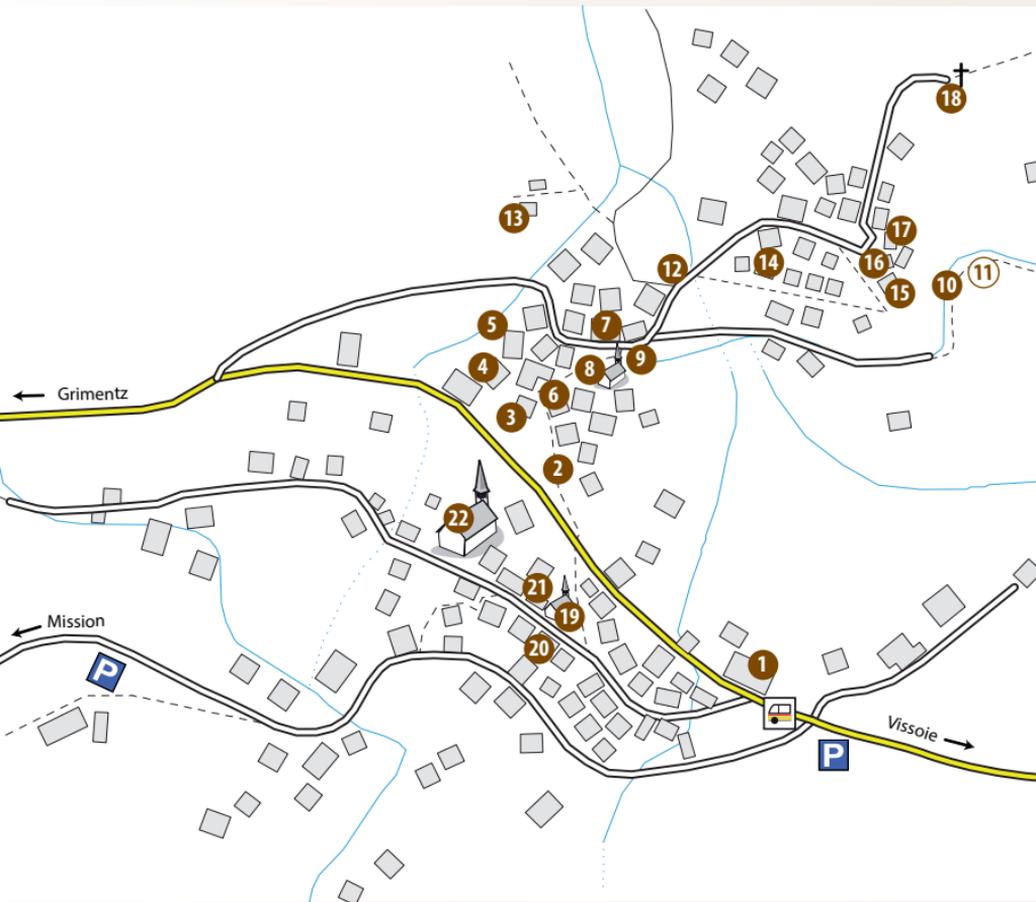


SAINT-JEAN

PARCOURS HISTORIQUE





Plan de Saint-Jean

- 1 Café La Gougra
- 2 Cohalet
- 3 Grenier transformé
- 4 Chambre du pain et four banal
- 5 Cachette mystérieuse
- 6 Maisons et architecture
- 7 Maison bourgeoise
- 8 Chapelle Notre-Dame-du-Rosaire
- 9 Fontaine
- 10 Grand Bisse de Saint-Jean
- 11 Vue sur les étables actuelles
- 12 Partières et tsablos
- 13 Raccards de l'Agyrle
- 14 Maison de Florine et Henri
- 15 Maison de Jeanne, tisserande
- 16 Maison d'Albert et Cécile
- 17 Anciens bâtiments agricoles
- 18 Nouvelle croix Saint-Jean-Baptiste
- 19 Oratoire Saint-Félix
- 20 Maison de la Tour
- 21 Fresque des Fifres et Tambours
- 22 Chapelle Saint-Jean-Baptiste



Saint-Jean, vu depuis Mission, vers 1930

Saint-Jean se présente

Sur un cliché de 1930, pris depuis Mission, Saint-Jean apparaît sur une épaule morainique en un étagement de trois quartiers. A la première occasion, admirez le village depuis Mission.

Nous ne savons pas précisément à quelle époque le village a pris son nom actuel, mais, déjà en 1575, un acte écrit utilise cette appellation. Auparavant, le village était connu comme « l'Iglisier » et était situé en amont du village actuel.

Saint-Jean d'en-haut est séparé de Saint-Jean du-milieu par le couloir du torrent des Hombes, libre d'habitations à cause du danger d'avalanche. La dernière, en 1984, est descendue jusqu'au village sans dégâts. Cet événement provoquera la construction de para-avalanches qui vont permettre l'implantation de maisons nouvelles, entre le haut et le milieu.

Saint-Jean d'en-bas qui souffrira de la terrible explosion de 1955, s'est construit en-dessous de la route principale, tourné vers le sud et la chapelle Saint-Jean-Baptiste.

De part et d'autre des trois quartiers d'habitation, la distribution des prés et des champs céréaliers forme des damiers sur les terrains les plus faciles et les plus ensoleillés du village.

La culture du seigle et du blé disparaîtra vers la moitié du XX^e siècle, laissant la place aux friches et à la forêt. En ce début de XXI^e siècle, suite à la diminution de l'élevage, on verra, en lieu et place des prairies, émerger un nouveau quartier sur le plat des Barmes. Des jeunes, essentiellement de Saint-Jean et Grimentz, sont venus s'y installer avec leurs familles.

Aujourd'hui, le village compte environ 200 habitants à l'année.

Les Mougettes en route

Au cours des saisons, le paysan d'Anniviers est condamné à « remuer » (déménager) constamment. Il possède en effet prés, vignes et jardins dans la plaine ; prés, champs et bois vers le village ainsi que des pâturages dans les « mayens ». Tout le monde remue : le curé de la paroisse, les autorités, les villageois et les écoles.



Famille Daniel M. et son mulet à Saint-Jean du-milieu, dans les années 1950–1960. Ce mulet appartenait aux familles Daniel M. de Saint-Jean et Jérôme Z. de Vissoie : chaque dimanche, après la messe, le mulet était échangé pour une semaine.

« Il vaut la peine de s'arrêter pour voir passer un convoi de remuage. Sur le char, on s'est ingénié à installer tant bien que mal les enfants, le grand-père et la grand-mère, le chat, un coq, les poules, la chèvre et un petit porc, du bois, de la paille, des vivres, quelques ustensiles en bois, et les habits du dimanche pour se faire beau à Sierre.

Les jeunes suivent le char avec le troupeau. »

(« Le remuage. Mœurs et coutumes d'Anniviers ». Annales valaisannes, Monnier)

Les « Mougettes » (mulots), surnom donné aux habitants de Saint-Jean, se déplacent en même temps que ceux des autres villages, jusqu'au milieu du siècle dernier.



Automobile postale, dès 1935

Le sentier muletier crée des opportunités de rencontres entre les jeunes gens et des alliances bienvenues.

L'histoire des voies de communication de la vallée est indissociable de celle de ses habitants qui sont, comme l'étymologie probable d'Anniviers le laisse supposer, toute l'année sur les routes.

Selon Bernard Crettaz, « l'épanouissement de la route correspond à la perte de la communauté au profit de l'individualisation ». Le développement des voies de communication, avec l'arrivée de la route carrossable, va faire évoluer le comportement des habitants de la vallée. L'Anniviard va se sédentariser.

Nos amis Revenants



Sur la route à char Saint-Jean-Grimentz, vers 1930

Est-il possible que les cinq jeunes qui déambulent en costume annivard, un peu plus loin, sur la route Saint-Jean-Grimentz, aient emprunté le char postal, en 1930 ? Ils marchent sans effort apparent. Ils « reviennent » d'on ne sait où. Du passé, à n'en pas douter. En Anniviers, depuis la nuit des temps, ceux qui sont partis « reviennent » pour nous montrer les chemins. S'ils sont de Saint-Jean, ils en connaissent forcément l'histoire. Rattrapons-les ! Nos amis Revenants veulent bien, le temps de la visite, interrompre leur voyage et nous accompagner à travers le village. Les chemins de Saint-Jean sont intemporels.

Le parcours historique de Saint-Jean est une parenthèse de vie montagnarde offerte au visiteur. Un temps suspendu à 1400m, sans prétention chronologique, pour déambuler, les sens aux aguets,

au gré du témoignage des anciens, vivants ou disparus, qui ont construit, aimé notre village. Les mémoires qui nourrissent notre parcours ont ouvert un grand livre animé de personnages, d'événements, d'anecdotes qui peuvent être sujet à discussion, selon le point de vue de celui qui les raconte. La mémoire orale n'est jamais uniforme, c'est d'ailleurs ce qui fait son charme.

En hommage aux premiers défricheurs, le parcours nous emmènera d'abord vers Saint-Jean d'en-haut, pour terminer à Saint-Jean d'en-bas, dans la quiétude de la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Il suit globalement la roua avec des échappées secrètes à travers les étroits passages qui croisent entre les maisons. Le point de départ et d'arrivée est le Café La Gougra, là où, autour d'un verre, les histoires du village se racontent et se nouent.



L'histoire de Saint-Jean se lit sur les façades de ses maisons et sur le parchemin des mains qui l'ont façonnée.

1. Café La Gougra



Café La Gougra, en construction à droite, entre 1954 et 1956

La construction du Café La Gougra, commencée en 1954, a été terminée en 1956, le souffle de l'explosion de 1955 ayant endommagé le bâtiment. Connu pour ses fondues, loin à la ronde, il est aujourd'hui le lieu de rendez-vous par excellence des habitants et des visiteurs, celui où arrivent et d'où partent les cars postaux.

Nomade ou sédentaire, l'esprit communautaire de la population d'Anniviers reste inscrit au fond de chacun et fait partie intégrante du patrimoine de Saint-Jean. La mémoire populaire sait nous le rappeler à travers les événements joyeux ou douloureux qui tissent ce lien si particulier à la vallée d'Anniviers. L'un d'eux va marquer Saint-Jean.

Le 5 mai 1955 est une date qui ne s'oublie pas. Un drame survient à trois mètres de l'emplacement du Café La Gougra en construction, où une petite épicerie a été ouverte en 1949.

Les entreprises qui montent de la plaine, pour assurer la construction du barrage de Moiry, ont besoin d'une route suffisamment large pour les camions qui transportent le matériel. Jusqu'en 1952, l'accès au futur chantier du barrage de Moiry n'était possible qu'à pied ou à dos de mulet à partir de Grimentz. Une entreprise de Sion stocke la dynamite nécessaire aux travaux dans une écurie au bord de la route en face du café.

Ce soir de mai 1955, trois hommes du village rentrent d'une réunion quand ils aperçoivent des flammes sortant de l'écurie. Pompiers, comme la plupart des hommes du village, ils se précipitent pour tenter d'éteindre le feu. Puis c'est l'explosion. Deux d'entre eux sont gravement brûlés, tandis que le troisième périt au cours de la déflagration qui fait voler en éclats l'écurie et la grange voisine qui contenait la batteuse. Les débris sont dispersés loin à la ronde, brûlent les toits de bardeaux alentour, détruisent complètement le petit magasin et un tea-room (qui était ouvert l'été).

Que s'est-il passé ? On le saura plus tard : vol d'essence dans le dépôt, mégot de cigarette jeté au sol, le local s'enflamme, les deux fautifs s'esquivent...

« Les débris sont dispersés loin à la ronde, brûlent les toits de bardeaux alentour... »

Ce drame est évoqué, aujourd'hui encore, avec émotion, d'autant plus intensément que l'entrepreneur de Sion qui n'avait pas le droit d'entreposer des explosifs dans le village, s'en est tiré à peu de frais.

➤ Nos amis Revenants nous indiquent la direction à prendre pour le prochain poste. Nous longeons la route cantonale, direction Grimentz, jusqu'au chemin qui monte à droite.

2. Cohalet



Sur la *roua* entre Saint-Jean d'en-bas et Saint-Jean d'en-haut, aujourd'hui



Chalet Soleil en bas à droite au Cohalet, autrefois

Au « Cohalet », mot patois qui signifie « petit lieu exposé au soleil », nous observons, au-dessous de la route, quelques maisons d'habitation de facture nouvelle. Sur le flanc sud de Saint-Jean du-milieu où se trouvaient la laiterie et l'abattoir, installés dans une construction de 1920, nommée « chalet Soleil ». Les vêlages avaient lieu en novembre-décembre et on faisait boucherie en décembre-janvier. Ici s'est développée la première zone artisanale du village.

Au-dessus du chalet Soleil se profile la maison de la chambre du pain et du four banal. Sa situation, en léger retrait de la zone habitée, laisse deviner la crainte toujours vive de l'incendie, quand le four est chauffé à blanc.

C'est dans la zone du Cohalet que la population s'approvisionnait en pain, lait, viande, les trois produits de base de l'alimentation anniviarde. Elle en assurait la fourniture, la transformation, la production, et finalement la distribution, selon un système de société très réglementé.

Les lieux de stockage des marchandises étaient situés ailleurs. Nos amis Revenants vont nous les montrer. Ce sont les greniers, raccards, salles, caves, que nous découvrirons en progressant.

Le paysage nous fournit des indices pour deviner les activités économiques qui ont remplacé l'agriculture, activité dont on ne peut plus vivre sans subsides.

Des panneaux jaunes indiquent la direction des chemins pédestres, qui empruntent d'anciens sentiers.

« Les vèlages avaient lieu en novembre-décembre et on faisait boucherie en décembre-janvier. »

A l'ouest, Tsirouc et Sorebois ont longtemps offert leurs prairies au bétail qui montait pâturer l'été. Aujourd'hui, nos amis Revenants y découvrent les pylônes de la liaison Grimentz-Sorebois, inaugurée en 2014.

➤ Nous suivons le chemin jusqu'au grenier transformé.

3. Grenier transformé



Grenier de Saint-Jean du-milieu, à gauche



Pilotis fonctionnels

Cet ancien grenier, à gauche du chemin, est aujourd'hui une maison d'habitation. Comme les autres greniers, celui-ci appartenait originellement à plusieurs familles et avait plusieurs portes qui s'ouvraient chacune sur un compartiment appartenant à une famille.

Le raccard qui lui ressemble, appartient en général à une seule famille. Grenier et raccard sont tous deux constitués d'un étage supérieur fait de madriers, grosses planches de bois, habituellement de mélèze, surélevé sur pilotis. Ces derniers reposent sur de grandes pierres plates et rondes, elles-mêmes posées sur des quilles de bois. Avec ce système, les souris, attirées par les victuailles entreposées, n'ont aucune chance d'entrer. Les madriers sont serrés pour éviter que les mouches y pénètrent.

Dans le grenier se conservent la viande séchée, le pain, les habits du dimanche, mais aussi les cerises, les « crodzettes », pommes coupées en quarts et distribuées comme friandises aux enfants et les « mounettes », pives de pins d'arolle.

Dans les « salles » du dessous, construites en maçonnerie, deux fenêtres étroites permettent en été l'aération pour la conservation du fromage. En hiver, on les obstrue avec des chiffons.

Nos amis se rappellent qu'à la cave, rarement complètement enterrée, se conservent légumes et pommes de terre, sans oublier le vin du Glacier, vinifié à Sierre et encavé en Anniviers.

➤ Suivons le chemin qui continue à plat jusqu'à la chambre du pain.

4. Chambre du pain et four banal



Four banal aujourd'hui



Moulins de Saint-Jean, au lieu-dit «Le Martinet», Vissoie

La chambre du pain se compose de deux pièces : celle du pain où l'on prépare la pâte à pain et le four banal (commun, qui appartient à la communauté) où on la cuit. Le bâtiment, construit en 1893 par la Société du village, a été refait en 1925.

En ce temps-là, le pain de Saint-Jean est traditionnellement confectionné avec de la farine de seigle et de froment, céréales cultivées sur de petites parcelles proches du village. Les grains à moudre sont transportés à dos de mulet aux moulins du Martinet, sous Vissoie.

La confection du pain a lieu deux ou trois fois par an, plutôt pendant les mois d'hiver. Le four est chauffé deux jours avant la fabrication du pain. L'homme qui a enfourné la dernière cuite de la fois précédente, se trouve dépositaire du levain et se charge de chauffer le four. Chaque famille est tenue de lui donner un « rêtze » de bois. Durant plusieurs jours et nuits, les familles viennent, à tour de rôle, dans la chambre du pain, préparer, pétrir la pâte, laisser lever les « pâtons », façonner les pains, enfourner. Chaque famille a sa propre recette.

On dit que le four est à bonne température quand les poils du bras plongé dedans commencent à brûler... au bout de dix secondes. La voûte doit être, selon l'expression locale, « beau blanc » (toute blanche). Lorsque la température est atteinte, on fait deux cuites, la première fournée dure en moyenne, vingt minutes, la seconde, quarante. Chaque famille entrepose dans son grenier une centaine de pains. Quatre mois plus tard, c'est au tranchoir qu'on coupe le pain et il faut le tremper dans la soupe pour ne pas y laisser des dents. Ceux dont la réserve est épuisée se rabattront sur la polenta en attendant la prochaine fournée décidée par les chefs du village.

La chambre du pain et le four banal appartiennent, aujourd'hui encore, à la Société du village qui, en 1930, gérait plusieurs biens communs. Les archives des comptes de la Société sont précieusement conservées dans un coffre de bois, sous la garde d'un des trois chefs du village. Les chefs sont élus lors de l'assemblée générale qui se déroule habituellement à la chambre du pain.

« On dit que le four est à bonne température quand les poils du bras plongé dedans commencent à brûler... »

La Société du village fonctionne avec un règlement communautaire très précis. Chaque sociétaire possède une habitation au village, paie une cotisation, participe aux corvées et a des droits sur les propriétés de la Société.

➤ Nos amis veulent nous montrer un lieu étrange, un peu mystérieux. En montant quelques mètres le long du ruisseau, proche de la chambre du pain, on trouve à droite une cavité à peine visible.

5. Cachette mystérieuse



Probable four à fruits secs

Les avis divergent quant à l'usage de cette sorte de petite grotte empierrée, envahie par les racines des frênes qui la surplombent.

Il s'agirait, pour certains, des vestiges du premier four à pain, pour d'autres, d'un four privé ayant servi à sécher les fruits remontés de Sierre, en particulier les poires qui se conservent mal. Ou bien une cache. Mais pour cacher quoi ?

➤ Nous rebroussons chemin jusqu'au grenier pour reprendre l'ascension de la roua. Nos amis nous expliquent que, même si le village est presque entièrement dépourvu de barrières, nous ne pouvons pas traverser les prés ou pénétrer dans des bâtiments sans y être invités. Après le grenier, nous nous retrouvons face à une magnifique maison de trois étages.

6. Maisons et architecture



Maison M. à Saint-Jean du-milieu

Les maisons d'habitation sont toutes constituées de plusieurs étages, où vivaient plusieurs familles nombreuses.

« Les habitations n'étaient pas bien isolées. On isolait les parois avec des papiers journaux. Tout le monde dormait dans la chambre et la chambrette où on trouvait, dessous les lits, d'autres lits à tirer. Les filles dormaient dans la grande chambre avec les parents. »

Si nous prenons le temps de l'observation, nous pouvons même estimer la période de construction, celle de l'ajout d'un étage, d'une aile en maçonnerie, grâce à des indices subtils, comme une inscription frappée dans la pierre, une autre sur une poutre, une frise sur les madriers, des vitrages dépolis, un écart de hauteur aux fenêtres. Ces clés nous permettent d'observer autrement le patrimoine bâti du village.

➤ Dépassons des bâtiments récemment rénovés à gauche, une chapelle à droite et nous arrivons sur la route goudronnée.



Devant la Maison bourgeoise à Saint-Jean du-milieu

7. Maison bourgeoiale

Nous sommes alors, en présence d'une grande maison de pierre et de bois, nommée « Le Gîte de Saint-Jean » depuis 1996, date à laquelle y a été créée la formation des accompagnateurs en moyenne montagne. Cette bâtisse est, avant tout, la Maison des bourgeois de Saint-Jean, originaires de Saint-Jean, Mayoux, Pinsec, villages qui formaient la commune de Saint-Jean, jusqu'en 2008.

Un fourneau remarquable octogonal daté de 1641 se trouve dans la salle bourgeoiale. Il est fabriqué en pierre ollaire, pierre composée de roches tendres et refractaires.

Pour faire partie de la Bourgeoisie, il faut faire acte de candidature dès l'âge de dix-huit ans et se présenter devant l'Assemblée des bourgeois actifs, appelée « Les Rogations ». La Bourgeoisie de Saint-Jean possède des forêts, des bâtiments, dont la salle bourgeoiale, la cave principale, la petite chapelle Notre-Dame-du-Rosaire, à Saint-Jean, et des vignes à Sierre. Dans la cave, la Bourgeoisie tient, constamment, un tonneau de malvoisie et un tonneau de vin du Glacier. Le vin du Glacier, autrefois fait de rève uniquement, est aujourd'hui constitué de cette rève, jamais tirée totalement des tonneaux, et complétée par de l'ermitage. La Bourgeoisie offre du vin lors de la Fête-Dieu, des fêtes patronales, de la Fête nationale, de lotos, etc... René Z., ancien président de la Bourgeoisie de Saint-Jean, dresse un bref historique des divers changements politiques intervenus dans la Vallée, de 1327 à aujourd'hui (Annexe).

Nos amis Revenants nous précisent que les deux étages supérieurs abritaient l'école. Dans les années 1930, environ quarante-cinq élèves la fréquentent. La « Maison d'école » accueillait aussi nombre

de réunions. A l'issue d'une de ces réunions, la grande maison subit un important sinistre qui aurait pu provoquer la disparition d'une bonne partie de Saint-Jean du-milieu.

Les bourgeois de Saint-Jean s'étaient réunis pour faire les comptes de la Bourgeoisie. Il faisait si froid qu'on a chauffé à fond. Le feu a pris entre la paroi et le fourneau, alors que derrière il y avait le bûcher. Les familles, affolées, ont réveillé les enfants, les ont habillés pour aller se réfugier chez celles hors d'atteinte du feu.



Fourneau et ses « cicatrices »

Depuis, le bâtiment a été agrandi. Quelques poutres gardent les traces du feu et le fourneau des cicatrices. Il a éclaté en quarante-deux morceaux sous le choc thermique provoqué par l'eau froide des pompiers. Erasme Z. l'a entièrement reconstruit avec les pierres d'origine.

Celui qui a le mieux connu la Maison bourgeoisiale est probablement ce président sans tête, dit « le fantôme de Saint-Jean », qui des années durant hanta le bâtiment. Condamné à revenir chaque nuit corriger des documents falsifiés, on croit qu'il a désormais fini de purger sa peine...

➤ Nos amis nous guident vers la petite chapelle située en contrebas de la Maison bourgeoisiale.

8. Chapelle Notre-Dame-du-Rosaire



Chapelle Notre-Dame-du-Rosaire

En 1687, l'évêque Adrien V de Riedmatten visite une petite construction à Saint-Jean du-milieu, probablement la chapelle de la Bourgeoisie, qui aurait été fondée en 1519 par Jean Martin. L'édifice possède une cave, véritable trésor et particularité de la chapelle, qui abrite les archives de la Bourgeoisie de Saint-Jean, quelques objets religieux, des tableaux et des portraits, dont celui du curé Egide Massy, mort en 1697, personnage clé de l'Eglise anniviarde au XVII^e siècle.

Autrefois, cette chapelle était connue par les villageois comme chapelle Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Une habitante de Saint-Jean depuis sa naissance en 1924, se rappelle que les habitants de Saint-Jean assistaient régulièrement à la messe, célébrée par le curé



Retable du XVIII^e siècle de la chapelle

de Vissoie et qu'ils l'ont toujours appelée Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. La chapelle Notre-Dame-du-Rosaire était connue comme l'ancienne chapelle.

Au fil du temps, elle a été l'objet de plusieurs rénovations. Au plafond, deux grosses poutres soutiennent les montants du clocher, qui, en 1755, étaient à l'extérieur de l'édifice. La chapelle, alors de la taille d'un oratoire, a donc été agrandie, mais on ne sait pas en quelle année. L'autel est surmonté d'un retable qui daterait de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. S'y trouve une Vierge à l'Enfant, couronnée, tenant un chapelet dans sa main droite. Elle est encadrée, à droite, par saint Jean-Baptiste et, à gauche, par sainte Agnès. La chapelle, généralement fermée, peut être visitée en s'adressant à Anna Z.

➤ Revenons vers la Maison bourgeoise.

9. Fontaine



La fontaine, en face de la Maison bourgeoiale, dès 1918

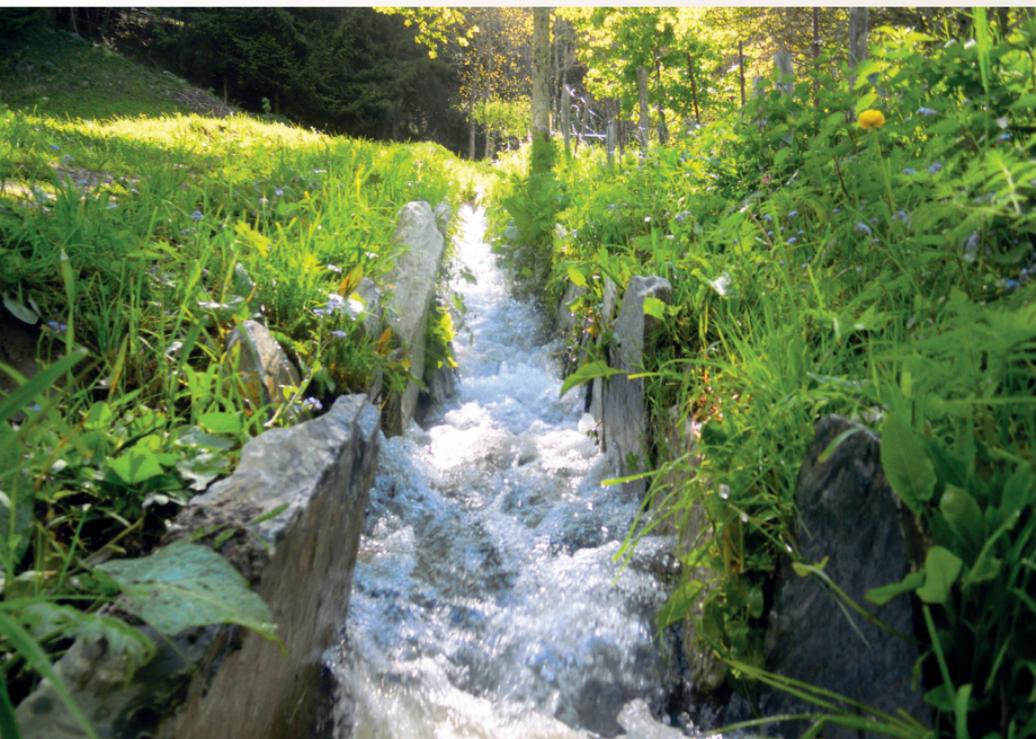
Il est difficile de quitter le quartier de la Maison bourgeoiale sans se pencher pour savourer quelques gorgées de l'eau fraîche de la fontaine.

Ici, on dit « le bassin », et l'eau y coule toute l'année. Il en existe plusieurs dans le village. Ces fontaines ont été construites en 1918, en même temps que les hydrantes (bornes d'incendie).

Avant cette date, il n'y avait qu'un seul bassin en bois à Saint-Jean d'en-haut.

➤ Nos amis Revenants nous parlent d'un ancien bisse qui se trouve juste en contrebas de la fontaine. Dirigeons-nous vers le parking et la grille du torrent et suivons le chemin qui mène à l'étable.

10. Grand bisse de Saint-Jean



Empierrement du Grand Bisse entre Saint-Jean et Mayoux, en été

Le Grand Bisse, qui traverse Saint-Jean du-milieu, est une des fiertés du village. Il a été restauré et inauguré en 2012. Ce canal d'irrigation, d'une longueur d'environ 4 km, prend naissance au torrent de la Gouggra, sous Grimentz, et se termine au torrent de la Puchottaz à Mayoux.

Le val d'Anniviers est situé dans une des régions les plus sèches de Suisse et le bisse est indissociable de l'agriculture. Jusqu'au déclin de celle-ci, dans les années 1950–1960, il sert à l'arrosage des prés et des champs de céréales.

Sa date de construction n'est pas connue. D'après les écrits de l'Abbé Erasme Zufferey, il existait déjà il y a plus de 500 ans. Un acte de vente de raccard de 1475 le mentionne.

La Société du Grand Bisse est un consortage qui régit trois droits d'eau pour ceux des Fios, de Saint-Jean et de Mayoux. Les corvées se font en commun. Au printemps, avant la mise en eau, tous les propriétaires sont convoqués à « la journée du bisse ». Après les dégâts de l'hiver, il y a beaucoup de travail pour dégager terre, aiguilles de mélèze, branches et réparer les berges cassées.

La mise en eau du bisse se faisait de mi-avril-début mai à fin septembre. Après les « refoins », seconde coupe des foins, on arrêta l'eau pour éviter le gel.

A la première levée du bisse, il faut attendre un jour pour que l'eau arrive au bout. Les propriétaires de terrains avaient des droits selon la surface, mais l'expression anniviarde « on est au bout du bisse » laisse entendre que les gens qui sont au bout du bisse sont les moins avantagés.

Le « droit d'eau » autorise son détenteur à utiliser l'eau du bisse pour arroser son champ pendant un temps défini. Il place alors en travers un « tornio », petite plaque de métal, de façon à bloquer l'eau et la diriger vers les champs à irriguer. Une fois l'arrosage terminé, « le tornio » est enlevé et l'eau continue son chemin.

« A la première levée du bisse, il faut attendre un jour pour que l'eau arrive au bout. »

➤ Profitons de cet arrêt près du bisse, pour remarquer les deux étables « vivantes » de Saint-Jean.

11. Vue sur les étables actuelles



Etable de Raphy Z., à Saint-Jean d'en-haut

Communautaire ou privée, l'étable est un lieu qui attire, irrésistiblement. C'est un foyer chaud au cœur de l'hiver. Au-dessus de nous, celle, privée de Raphy Z., construite en 2007. Au-dessous, l'étable communautaire de Saint-Jean, construite en 1976. Un symbole de plus du lien et de l'esprit solidaire du village.

Suite à l'abandon de la paysannerie locale des années 1960, une bande de copains décide de faire quelque chose. En 1975–1976, ils sont une vingtaine à donner des heures de travail pour construire une étable communautaire, aidés par des subsides et un crédit de la Confédération. Ils s'engagent à tenir l'étable avec un vacher pendant vingt ans. Les vaches ont été attachées à l'étable communautaire pour la première fois en 1977.

Les habitants sont intarissables d'anecdotes au sujet des vaches. Écoutons René Z. : *« Qu'est-ce que ça rapporte d'avoir des vaches à l'étable ? Si on compte tout, il ne reste rien et si on ne compte rien, il reste tout. »*



Etable communautaire, à Saint-Jean d'en-bas

On a attaché les vaches pour la première fois à l'étable communautaire en 1977. 1976 a été une année de grande sécheresse. C'est une catastrophe pour les paysans du pays de Vaud qui gardent leur bétail toute l'année au village. Ils n'avaient plus d'herbe pour leurs bêtes tellement c'était sec. Ils étaient prêts à tout liquider. Nous, en Valais, on avait de l'eau.

Ils ont téléphoné au Service de l'agriculture en Valais pour savoir s'il n'y avait pas de l'herbe à brouter. (...) C'est ainsi que deux familles vaudoises sont venues dans l'étable toute neuve avec leur bétail, pendant que les vaches d'ici étaient à l'alpage. (...) Depuis est née une belle amitié et, chaque année, ils reviennent pour le match de reines. »

➤ Avant de rejoindre Saint-Jean d'en-haut, séparé de Saint-Jean du-milieu par le torrent, nos amis nous montrent, à gauche d'une grande croix de bois, une ruine envahie d'arbustes.

12. Partières et tsablos

C'était la « partière », terme qui désigne un enclos où, le matin, on rassemblait les chèvres du village avant que le chevrier ne les emmène pâturer à la Montagnette.

Tandis que les vaches sont à l'alpage, la chèvre qui fournit aussi son lait passe l'été au village. Ainsi chaque foyer tenait une ou deux chèvres. Une vache restait au village pour l'ensemble des familles.

Pour rejoindre la Montagnette, tout en haut de la lisière de la forêt, il faut traverser les « tsablos », terme patois qui indique le couloir creusé par le torrent. Hormis les billons de bois, y descendaient aussi les avalanches. On ne s'attarde donc pas dans les « tsablos ». Ces couloirs appartiennent à la Bourgeoisie.

Tous les jours, de jeunes chevriers partaient à tour de rôle, à la Montagnette, avec les chèvres du village. Ils recevaient un souper par chèvre, plus du pain et du fromage. Le chevrier ne redescendait que lorsque le soleil n'éclairait plus la Navisence.

Depuis la dernière avalanche de 1984, arrivée jusqu'à la place où nous nous trouvons, des paravalanches, visibles au-dessus de la forêt, ont été édifiés sur le Chaché et la Montagnette. Ensuite des constructions nouvelles ont commencé à s'étendre dans le couloir des « tsablos » entre Saint-Jean d'en-haut et Saint-Jean du-milieu. Auparavant, les constructions se limitaient aux croupes de la montagne.

➤ Poursuivons la visite vers les raccards en amont de Saint-Jean du-milieu.



Emplacement ruiné de la partière



A droite, au-dessus de la forêt, la Montagnette et les paravalanches

13. Raccards de l'Agyrle



Raccards de l'Agyrle et vue sur le Zinalrothorn

Il vaut la peine de monter au lieu-dit l'Agyrle, pour admirer les silhouettes des deux raccards, élégamment posés sur la pente. Il faut s'en approcher pour observer les pilotis, encore bien fonctionnels. Ces raccards sont sous la protection du patrimoine valaisan. Le raccard accueille le fruit de la moisson. Les épis de seigle et de blé sont moissonnés à la faucille et liés en gerbes dans les champs proches des Herdés.

Avant d'être stockés à l'intérieur du raccard, les épis sèchent sur des « longuerines », pièces de bois qui délimitent horizontalement la galerie de séchage, ouverte à l'extérieur, qui court sur une ou deux des façades ensoleillées du bâtiment.

C'est en hiver que les paysans allaient battre le grain à l'aide du fléau. La balle, un résidu du battage qui contient peu de substances nutritives, est séparée du grain à l'aide du van, un outil en osier.



Raccards de l'Agyrle, face sud

La balle plus légère s'envole et le grain reste au fond. Ainsi débarassé de son enveloppe, il est entreposé dans des casiers adjacents à l'aire de battage qui dispose de toute la partie centrale.

Le grain est ensuite transporté dans des sacs à dos de mulet, ou sur une luge si le chemin qui mène au moulin du Martinet est enneigé.

Dans le raccard qui compte habituellement une seule porte d'entrée, on bat aussi les fèves. L'arrivée de la batteuse a amoindri le rôle et l'usage du raccard. Mais celui-ci reste une belle bâtisse qui se profile encore fièrement sur le fond de la vallée.

➤ Nos amis Revenants nous guident à travers le village, jusqu'aux maisons dont ils connaissent toutes les histoires, mais dont ils ne peuvent plus passer le seuil.

14. Maison de Florine et Henri



Maison de Florine et Henri

Dès le passage du torrent des Hombes, l'habitant est de Saint-Jean d'en-haut. Au début du XXI^e siècle, y vivent encore des « gamins » des années 1930...

Observons les maisons et écoutons ce que leurs habitants nous racontent. La première maison rencontrée est une belle demeure de deux étages qui pourrait être la deuxième maison la plus ancienne de Saint-Jean. Une inscription sur sa partie maçonnée indique la date du 24 avril 1623.

Les madriers sont taillés à la hache. La cave est la seule du village complètement enterrée.

Florine et Henri vivent ici, au premier étage. Florine est venue d'Ayer pour épouser Henri, il y a cinquante ans. Prenons le temps de les écouter nous parler des chèvres. Un pur régal.

« Vers les années 1950, Il y avait 70–80 chèvres. C'était joli, les cabris qui sautaient de partout. (...) En 1962, tout le monde avait des chèvres. L'été on tenait une vache et une chèvre pour le lait. On tenait le bouc chacun son tour. Ceux qui refusaient de garder le bouc allaient au tribunal et étaient condamnés à payer pour le faire garder par les autres.

Vers 1980, un écrivain citadin, Jean-Marc L. a gardé le dernier bouc à Pinsec, dans sa cuisine en terre battue, comme les habitants des cavernes, les deux gaillards !

Vers ces années-là, nous avons vendu les trois dernières chèvres. Les enfants ne voulaient plus de ce lait; ils préféraient le lait en brique. Seule une famille de Vercorin dont l'enfant malade ne supportait que le lait de chèvre, venait encore, chaque deux jours, en chercher. (...)»

➤ Suivons la route sur 40 mètres, entre vieilles granges et greniers transformés.



Ruelle entre les deux bâtiments, vers 1930

15. Maison de Jeanne, tisserande



Maison de Jeanne Z.

Au coin de la route est la maison de Jeanne, rénovée de façon moderne par ses petits enfants qui y vivent.

En Anniviers, comme dans toutes les vallées, l'armée, le mercenariat, la mobilisation, les grands chantiers ont pris les hommes hors de la vallée. Les hommes absents, chaque village a vu les femmes assumer tous les travaux. Hors ceux de la campagne et de la maison, elles étaient encore artisanes, mamans, épouses, belles-filles, guérisseuses, etc...

Chaque maison a abrité une de ces héroïnes modestes et discrètes. A travers le témoignage de la vie de Jeanne, dernière tisserande du village et de la vallée, décédée en 1997, place est donnée à toutes les femmes de Saint-Jean.

Jeanne utilisait le lin et le chanvre, plantes qui entraient dans la confection du drap, mais connaissait aussi bien les plantes qui guérissent. Elle soignait les siens et quelquefois le bétail avec une plante qu'elle disait sacrée, tant elle a fait de miracles dans sa famille : l'im-pératoire (peucedanum ostruthium), nommée « agro » en Anniviers.

Le textile est l'affaire des femmes qui cardent, filent, tricotent raccommodent, confectionnent. Jeanne, née en 1908, a commencé à tisser à 13 ans avec sa tante Adèle sur un métier appartenant à sa grand-mère. A 19 ans, elle est allée suivre un cours de tissage à l'école de Châteauneuf.

Jeanne a 88 ans quand elle répond aux questions de Paul-André Florey, en 1996.

« J'ai eu tissé du lin pour ma mère, décédée quand j'avais 20 ans, j'en ai encore. C'était du solide. Mais le lin était plus difficile à tisser que la laine. (...) J'ai tissé du drap pour faire le costume, quand mon père est devenu député. J'ai acheté la laine mais je l'ai tissée moi-même. Puis j'ai envoyé ce drap pour le fouler. Un couturier a fait un magnifique costume. Mon père l'a porté pour aller au Grand-Conseil. (...) Les gens m'apportaient la laine et je tissais pour faire de l'étoffe pour eux. Je me souviens que l'on demandait 20 centimes l'aune, l'aune c'était 1 m 20. Alors pour monter la chaîne, les gens venaient m'aider, car il fallait être à deux. Ils m'apportaient du vin et du pain que je ne voulais pas. On appelait ça la « pitance ». (...) Ma mère, elle teignait d'abord le drap puis ensuite elle l'envoyait à Sion pour le fouler. Ce drap devenait magnifique. Moi j'ai porté durant 20 ans ma robe en drap du pays. (...) Oh ! J'avais du plaisir que l'on appréciait mon travail. Dernièrement j'ai tissé la robe de mariée de ma petite-fille. »

La vie quotidienne de Jeanne, presque tout entière résumée dans une lettre adressée à l'un de ses sept enfants en octobre 1951, reflète le labeur ininterrompu des femmes de ce temps-là :

22 octobre 1951

« Mon cher Claude,

Nous sommes bien négligents pour répondre à ta lettre. Il faut nous excuser. En ce moment, nous avons tellement de travail. Luc et Urbain soignent le bétail. Romain et Bruno ont gardé les vaches de Fridolin, pendant la semaine passée. Et mercredi et jeudi, je suis descendue à Sierre pour vendanger notre vigne. J'ai été peinée de ne pas t'avoir envoyé de raisins, mais quand on n'est pas seul, j'ai juste pris un carton pour ici. J'avais demandé à Monique de t'en envoyer, mais je ne sais pas si elle a osé demander. Aujourd'hui, il fait froid et il y a une couche de neige, environ 10cm. Papa et Romain et Urbain sont allés remuer les vaches des Zampelets aux Flaubovis. Nous avons encore le champ des Crêts du coin à creuser les pommes de terre.

On espère que le beau reviendra. Il y a encore la litière à amener et du fumier en quantité à sortir. Monique devait venir dimanche passé et ne viendra pas avant dimanche prochain. Je sais qu'il te manque des vestes et le bon maillot, mais je n'ai pas encore eu le temps de raccommoder la veste et Marguerite n'a pas encore fait le tricot. Aussitôt qu'on aura prêt on t'enverra tout cela. Je t'ai acheté à Sierre une jolie chemise pour le dimanche. J'espère qu'elle te fera plaisir. Les pantoufles on les fera sous peu. J'ai acheté des fonds solides et le dessus on tricote. On va te faire de bonnes pantoufles bien chaudes. Tu nous diras si tu arrives à tenir en principe. Nous prions souvent pour que tu arrives au but que tu désires. Ce serait trop de bonheur.



Jeanne au métier à tisser. Navette et canette.

Donc, toute la famille est en bonne santé, le travail ne manque pas. J'ai oublié de te dire qu'avec Luc et Romain, nous sommes allés aux pins d'arolle en dessus du mayen de Clovis Z. Ce fut une journée très pénible. Nous avons ramassé quatre sacs. Toute la famille te salue bien sincèrement et t'embrasse de tout cœur. Maman »

► La dernière maison habitée à l'année se trouve à l'angle droit que fait la route qui part vers les Mayens de Pinsec. On ne peut pas la manquer.

16. Maison d'Albert et Cécile



Maison d'Albert et Cécile S.

Quand il y a du soleil, Cécile s'installe sur son balcon et c'est la seule dame de son âge qui a gardé son joli chignon blanc. Quand Albert était encore là, eh bien, ils s'asseyaient chaque après-midi tous les deux sur le balcon et entamaient un brin de causette avec les passants. Mais écoutons-les nous raconter le jour de leur mariage.

La famille d'Albert vivait au premier étage de la maison. Cécile, qui était de Pinsec, avait été engagée comme servante chez Jeanne, la tisserande. Mais c'est à Noës qu'ils se rencontrent et, en 1948, ils se marient. Le costume de la mariée est fait par la couturière de Vissoie.

Le jour du mariage, ils ont fait la fête à la Maison bourgeoisiale. Il y avait de la viande séchée, de la raclette et du gâteau. Directement après le repas de noces, Albert est allé passer le chasse-neige sur la route entre Loèche et Loèche-les-Bains, tandis que Cécile

accompagnait le grand-père Symphorien (son beau-père, un très gentil homme) à Nava pour gouverner les vaches.

Les activités agricoles s'enchaînent pour Cécile : vignes, vaches, jardins, le fumier transporté dans la hotte.

« Avant, on n'avait pas de temps à nous, mais on veillait, on jouait aux cartes, même si on était fatigué et qu'on devait se lever tôt. Quelquefois, on était tellement nombreux qu'on n'avait que trois cartes chacun, c'était vite fait. (...) »

« On mettait 5 heures de Saint-Jean à Noës. Non, on n'était pas fatigué, on avait l'habitude. »

On mettait 5 heures de Saint-Jean à Noës. Non, on n'était pas fatigué, on avait l'habitude. Les femmes tricotaient en marchant. Et puis, on ramassait des branches. On avait toujours quelque chose à porter quand on venait des mayens : de la litière, du bois, etc... »

➤ Aventurons-nous entre les derniers bâtiments de Saint-Jean d'en-haut, à droite et à gauche de la route.

17. Anciens bâtiments agricoles



Derniers bâtiments agricoles de Saint-Jean d'en-haut, en 1986

Ils ont pour noms granges, raccards, greniers, écuries. On ne voit plus de foin, ni de cochon dans la petite écurie, ni de vaches dans l'étable au plafond si bas.

L'agriculture traditionnelle a été maintenue jusqu'en 1992 par quelques paysans ouvriers qui travaillaient conjointement à l'Usine d'aluminium de Chippis. L'élevage de deux vaches et deux « modzons » (veaux de deux ans), permettait de poursuivre la fauche des prés alentour et de fournir un supplément alimentaire appréciable pour quelque trois, quatre familles.

Quand, en 1992, la loi a exigé d'ouvrir des fenêtres aux étables, d'en blanchir les parois, de construire une fosse à purin, de livrer le lait ailleurs, les derniers agriculteurs traditionnels ont abandonné cette activité.

Aujourd'hui, le paysan de montagne entretient le paysage et perpétue les valeurs liées à la terre.

➤ Poursuivons jusqu'à la croix. Nos amis Revenants nous y attendent.

18. Nouvelle croix Saint-Jean-Baptiste

Sur la route vers les mayens de Pinsec, aux confins du village, à 1440 m d'altitude, se tient une croix consacrée à saint Jean-Baptiste. Cette nouvelle croix a été construite par les paroissiens en 2013, en lieu et place de l'ancienne, probablement là depuis l'une des nombreuses missions prêchées par les Capucins de Sion.

C'est l'occasion de jeter un dernier regard sur les raccards et les greniers suspendus sur la crête de Saint-Jean d'en-haut, mais aussi sur les sommets. Le Zinalrothorn, 4221 m, fut escaladé pour la première fois en 1864 par L. Stephen, F.C. Grove, M. et L. Anderegg.



Nouvelle croix

Nos amis Revenants nous rappellent que la montagne, peuplée de légendes, inspirait à ses habitants crainte et respect. Les autochtones dépassaient rarement les alpages. C'est la raison pour laquelle nos sommets furent préférentiellement conquis par des Britanniques, aventuriers de toujours. Les alpinistes engageaient toutefois les chasseurs les plus agiles de notre vallée, pour les accompagner. Certains sont devenus des guides réputés.

➤ Maintenant, toujours guidés par nos amis, nous allons descendre jusqu'à Saint-Jean d'en-bas en reprenant le chemin du Cohalet. Arrivés à la route cantonale, nous la traversons et suivons la roua jusqu'à l'oratoire Saint-Félix et sa grande croix.

19. Oratoire Saint-Félix



Oratoire Saint-Félix



Saint Félix de Valois

L'oratoire Saint-Félix, construit en 1711, appartient à la Confrérie Saint-Félix, qui est composée de trente-cinq membres, descendants de ses fondateurs, la transmission se faisant de père en fils.

Il est difficile de situer avec exactitude la date d'origine de la Confrérie Saint-Félix. Son secrétaire, en 1959, aurait fait référence au XIV^e siècle. Pendant 300 ans, chaque village du Valais dut fournir un certain contingent de mercenaires pour servir les rois d'Espagne, de Naples ou de France. De fait, les hommes d'Anniviers furent, ainsi que d'autres Valaisans, engagés en France comme mercenaires du roi.

Ils ne revenaient pas tous. Certains moururent, d'autres furent faits prisonniers. Or, cette année-là, ceux de Saint-Jean seraient tous revenus vivants. Après avoir touché leur solde, ils allèrent s'incliner sur le tombeau de saint Félix, à Cerfroid en France. Afin de remercier et obtenir grâces et faveurs, ils achetèrent la statue du saint qu'ils firent expédier jusqu'à Saint-Jean par la diligence postale. Pour accueillir dignement saint Félix, on construisit l'oratoire.

« Ils ne revenaient pas tous. Certains moururent, d'autres furent faits prisonniers. »

En 1996, la statue de saint Félix, retrouvée par terre en 84 morceaux, a été entièrement recollée.

➤ D'après nos amis... cela fait bien longtemps que la France ne recrute plus de mercenaires à Saint-Jean...
Tournons le dos à l'oratoire et avançons de quelques mètres. La maison de la Tour se trouve à gauche de la route qui va en direction de la chapelle Saint-Jean-Baptiste.

20. Maison de la Tour

Cette maison, qui date du XVI^e siècle, est probablement l'une des maisons les plus anciennes de Saint-Jean et la seule à posséder quatre étages habitables.

Sa tour hexagonale en maçonnerie a été refaite par les pères des propriétaires actuels en 1960. L'inscription au-dessus du porche d'entrée n'est pas d'origine. Elle a été cimentée par l'un des propriétaires lors de la réfection.

Il vaut la peine de jeter un coup d'œil dans la cage d'escalier pour admirer les magnifiques pierres d'un seul tenant qui constituent chaque marche jusqu'au quatrième étage.

A l'ouest de la maison, une dépendance toute neuve rejoint le bâtiment principal à l'aide d'une petite passerelle. Il s'agit de la « rémija » (remise), endommagée depuis 1955 par le feu de l'explosion et rénovée en 2008.

➤ Faisons quelques pas en direction de la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Retournons-nous. Nous sommes alors face à une fresque peinte sur la façade sud d'un bâtiment, qui illustre un fifre et un tambour en pleine musique.



Maison et sa tour, en 1955

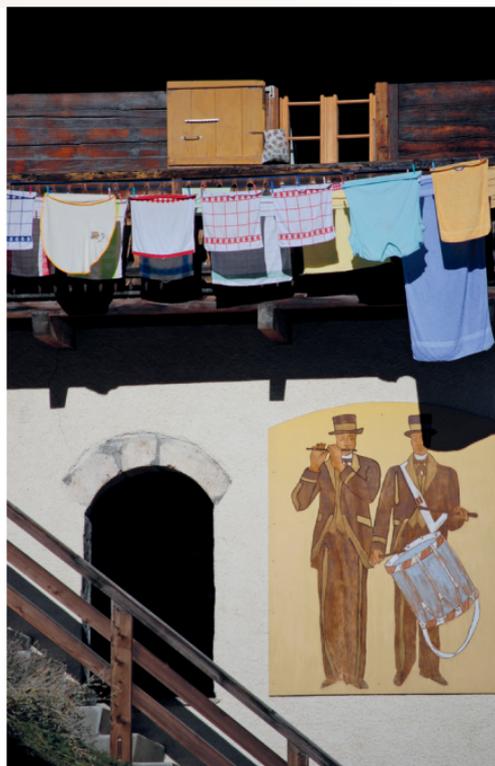
21. Fresque des Fifres et Tambours

Cette fresque est une copie du panneau annonçant la fête de 1984, qui inaugurerait les nouveaux costumes et un nouveau drapeau. Elle a été conçue par Martial M. alors président de la Société des fifres et tambours « La Gougra » et a été réalisée par Gilbert S. La Gougra est la rivière qui, du glacier de Moiry rejoint la Navisence, non loin du village de Saint-Jean.

Cette société, créée en 1954, reflète un peu de l'âme de Saint-Jean. Elle a sa place dans l'histoire du village. En 2013, la société compte plus de quarante membres, hommes et femmes. De nombreux jeunes, dès l'âge de huit ans, sont en formation.

Le tambour est l'un des instruments de musique les plus anciens connus au val d'Anniviers. Il fut plus tard, accompagné du fifre, intégré au travail communautaire des vignes.

En mars ou avril, lors des travaux de « Carême », les communiens quittent leurs villages de Muraz, Villa, Zarvettaz, Noës, et se rendent en cortège au son du tambour, bannière communale en tête, au travail de la vigne. Le tambour donne le pas lors des



Fresque des Fifres et Tambours

grandes processions et sert à annoncer un évènement, marquant l'importance et la solennité des avis annoncés. Ce type de musique trouve son origine au cœur des armées, dans les nombreux conflits qui marquent la fin du Moyen Age. Les fifres et tambours devinrent une composante importante des corps d'armées fédérales au cours du XV^e siècle. Au cours des siècles suivants, de nombreux Valaisans s'engagèrent comme mercenaires auprès de différents régiments étrangers. Beaucoup d'entre eux adoptèrent ces instruments et de retour au pays, ils s'en firent les vecteurs.

Écoutons Henri B., co-fondateur de la société : *« A l'origine, il y avait un seul tambour, Joseph E., qui tapait seul, à la Fête-Dieu. Il a appris le tambour pendant la mob de 1914– 1918. C'était amusant de l'entendre jouer à la Fête-Dieu et à la fête patronale. Tout d'un coup, deux de Saint-Jean, dont mon frère Vital, sont allés apprendre le fifre à Mission avec le père d'Elie T. (...)*

A 12 ans, j'ai joué lors des travaux des vignes à Sierre pour la première fois. C'était inhabituel. Mais dans le règlement de la Bourgeoisie, il est dit que si le père est décédé, le dernier enfant mâle de la famille peut reconnaître la bourgeoisie à 12 ans. (...) Albert S. et Robert V. qui était tambour militaire, sont partis faire du tambour en plaine. Puis on a commencé à former des fifres. Avec René C., Séraphin M., Victor P., Michel A., Philibert R., Edgar S., Robert S., mon frère Albert, et moi, l'idée nous est venue de lancer la société qu'on a fondée en 1954»

Aujourd'hui, la musique des fifres et tambours de « La Gougra » est indissociable tant de la Fête-Dieu que de la fête patronale de Saint-Jean, célébrée le 29 août, dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste.

➤ La tête emplie de musique, nous nous dirigeons vers la chapelle.

22. Chapelle Saint-Jean-Baptiste



Chapelle, autrefois

La chapelle Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Jean d'en-bas, attire inmanquablement l'attention du visiteur par ses proportions et la complicité que partage son clocher avec le sommet du Zinalrothorn. Construite entre 1661 et 1686, la chapelle Saint-Jean-Baptiste a remplacé une chapelle plus ancienne, présente depuis le début du XVI^e siècle.

La toiture, auparavant couverte de bardeaux, et les vitraux ont dû être refaits après l'explosion de 1955. Sa dernière rénovation date de 2003.



Présentation de la tête de Jean-Baptiste à Salomé, tableau à gauche de l'autel

Saint Jean-Baptiste est un saint exceptionnel à plusieurs égards. Il est fêté deux fois : la première, le 24 juin, au solstice d'été, la seconde le 29 août, jour de la fête patronale de Saint-Jean. Après qu'il fut décapité, sa tête fut apportée sur un plateau à Salomé, fille d'Hérodiade.

La grandeur démesurée du sanctuaire est due à son instigateur, le curé Egide Massy (1634 – 1697), qui bénéficia d'un riche héritage. Curé d'Anniviers, Egide Massy désirait probablement construire une église paroissiale à Saint-Jean, son village. A l'époque, il n'y avait qu'une seule église paroissiale pour toute la vallée,

à Vissoie. La chapelle, pressentie paroissiale, n'obtint pourtant jamais ce statut, d'où l'absence de cimetière, de clocher et de fonts baptismaux.

Elle est une des rares chapelles d'Anniviers qui ait conservé son authenticité et son mobilier. Les retables des trois autels sont les véritables trésors de la chapelle. Œuvres de bois sculpté et peint, encadrant des tableaux représentant les saints patrons des autels, ils sont issus des mains d'artisans habiles, établis ou de passage en Valais à cette époque.

Le maître-autel est doté de deux tableaux. Le principal représente le baptême du Christ par saint Jean, avec le donateur, Egide Massy, agenouillé à droite, et porte la date 1684. Le petit tableau au-dessus représente l'Assomption de la Vierge.

Le tabernacle présente encore la polychromie d'origine, avec les figures peintes du Christ ressuscité, entouré de saint Georges et de saint Maurice. Dans la nef, à droite se trouve l'autel de saint Charlemagne et de saint

Théodule. A gauche, l'autel de la sainte Famille, doté d'une très belle toile avec saint Joseph et la Vierge Marie entourant l'Enfant Jésus, surmontés de la Colombe du Saint-Esprit et de Dieu le Père. La moitié des bancs, du côté du chœur, est d'origine, l'autre moitié date de la restauration de 1881. Les stations du chemin de Croix et les devants d'autel datent du dernier quart du XVIII^e siècle. Dans le chœur, un tableau qui daterait du XIX^e siècle rappelle la décollation de saint Jean-Baptiste.

« Elle est une des rares chapelles d'Anniviers qui ait conservé son authenticité et son mobilier. »

Le calice offert par le curé Egide Massy, en 1680, est conservé avec quelques objets et meubles de l'époque, ainsi qu'une belle collection de chasubles, de 1670 à nos jours.

➤ Après avoir profité de la paix et de la fraîcheur de cet édifice remarquable, nous descendons jusqu'à la porte que nous refermons sur le Parcours historique de Saint-Jean. Tiens, nos amis Revenants se sont éclipsés ! Il est temps de rejoindre le bistrot. Tant d'histoires nous y attendent encore...

Visites suggérées

Prarion

➤ Suivez la route à gauche, directement après l'étable communautaire ou le bisse depuis Saint-Jean. A Prarion est aménagé un site de pique-nique très agréable, avec une place de jeux pour les enfants.

En 1991, le moulin de Prarion a été transporté, sans démontage préalable, de Vissoie à Prarion.

Autrefois, les grains à moudre étaient transportés à dos de mulet, de Saint-Jean aux moulins du Martinet, sous Vissoie, car Saint-Jean n'avait pas de torrent à débit suffisamment constant et abondant sur son territoire. La Bourgeoisie de Saint-Jean acheta son moulin en 1815.

Mayens de Pinsec

➤ Depuis Saint-Jean d'en-haut, suivez la route forestière qui mène aux mayens de Pinsec (1 h 15 environ).

Cette promenade permet d'admirer les mayens de Pinsec. Autrefois, on conduisait le bétail au mayen vers la fin du mois de mai et au retour des alpages, vers la fin septembre.

Annexe

Evolution politique de Saint-Jean de 1327 à nos jours par René Z.

- « Un document, daté de 1327, nous apprend que la vallée est divisée en 4 territoires ou quartiers. Saint-Jean et Grimentz occupaient alors le quartier de Grimentz.
- En 1798, on ne parle plus que de Tiers, Vissoie ayant rejoint le quartier de Grimentz.
- En 1821, la commune de Saint-Jean, formée de Saint-Jean, Les Frasses et Pinsec devient totalement autonome et se confectionne un premier drapeau. Politiquement les communiens-bourgeois (originaires) détiennent tous les pouvoirs dans la commune bourgeoise.
- En 1912, les non-bourgeois deviennent majoritaires au sein du conseil municipal, institution créée par la constitution en 1848. Les bourgeois craignant sans doute pour leurs privilèges ancestraux, demandèrent et obtinrent la création d'un conseil bourgeois distinct du municipal.
- Les bourgeois conservèrent la présidence de la municipalité jusqu'en 1968, date à laquelle un bourgeois originaire d'Ayer devint président.
- Il n'y avait pas de bureau communal à Saint-Jean. Il se trouvait à Mayoux.
- En 2008, quarante ans plus tard, les six communes de la vallée d'Anniviers fusionnent en une seule commune nommée Anniviers, cependant les Bourgeoisies subsistent.

Réalisation

Madeleine Daly Wiget, d'après son document « Promenade à travers St-Jean et son histoire », écrit et illustré avec la contribution d'archives, récits, images et/ou photos de : Abbé Charly, Annales Valaisannes, Anniviers Tourisme, Besse Alain, Bonnard Florine et Henri, Boucard Louis, Caloz Jean-Marc, Cassina Gaëtan, Crettaz Bernard, Crettaz Simon, Crettaz-Stürzel Elisabeth (reproductions de la Maison Rurale Valaisanne, Brigue/Sion), De la Providence Calixte, Epiney Regolatti Dominique, Epiney Marco, Florey Edouard, Florey Paul-André, Florey Symphorien, Gabbud Catherine, Genoud Fernande, Journal de Sierre, Jungsten Norbert, Kettel Max, Kittel Urbain, Massy André, Massy Francis et Thérèse, Massy Jean-Baptiste, Massy Marie-Hélène et Martial, Mathieu Pierre, Moser Christian, Nolens Dominique, Regolatti Marc, Salamin Nicole, Savioz Albert et Cécile, Savioz Gilbert, Savioz Michel (Notrehistoire.ch), Société du village de Saint-Jean, Vianin Rose-Marie et Hermann, Wiget Mali, Wiget Simon, Wikipédia, Zuber Denis, Zufferey Anna, Zufferey Bruno, Zufferey Claude, Zufferey Dominique, Zufferey Erasme, Zufferey Jeanne, Zufferey René.

Les parcours historiques sont le fruit d'une récolte d'informations écrites et orales. Vos éventuelles remarques sont les bienvenues.

Contact

Anniviers Tourisme +41 (0)27 476 16 00 – info@anniviers.ch – www.anniviers.ch

Les 14 Parcours historiques d'Anniviers disponibles dans les Offices du tourisme, sont regroupés dans le livre « Parcours historiques d'Anniviers », Editions Monographic.

Photo de couverture : Saint-Jean vu depuis Mission

Photo du dos : Saint-Jean et la chapelle

Bibliographie

Boucard Louis. *L'école primaire valaisanne*. 1938; Besse Alain et Cassina Gaëtan. Bulletin paroissial de Vissoie; bulletin technique de la Suisse romande, n° 3 du 5 février 1955; Carnets de fête de l'inauguration des costumes et du drapeau des fifres et tambours « La Gougra » de St-Jean, 1984 ; Crettaz Bernard. *Cafés Mortels*. Sortir la mort du silence. Ed. Labor et Fides; Crettaz Bernard. *Nomades et sédentaires dans le Val d'Anniviers*. Ed. Grounauer, 1979; Direction des postes. Anniviers. *Les chemins de l'année. Voies de communication entre le Val d'Anniviers et la plaine. Des premiers sentiers à la route actuelle*. 1300–1956; Florey Symphorien. *Légendes et réalités du Val d'Anniviers*; Gabbud Catherine. *Mémoire AMM*. Le Pierre Ollaire; Médiathèque Valais – Martigny. Max Kettel; Moser Christian. *Découverte du patrimoine hydraulique valaisan*; ACLA. *Rozinna raconte-nous Anniviers*. Edité par l'ACLA, Vissoie, 2008; Zufferey Erasme. *Le passé du Val d'Anniviers*. Tome 1-2-3 ; R.P. Calixte de la Providence. Bray Ambroise, librairie Editeur, 1869 www.ft-gougra.ch; www.wikivalais.ch; www.doc.rero.ch; www.valdanniviers.ch; www.les-bisses-du-valais.ch

Patrimoine religieux

Elisabeth Crettaz-Stürzel, historienne de l'art.

Patrimoine bâti

Norbert Jungsten, ancien responsable MHV (Monuments Historiques Valais/Haut Valais).

Concept et coordination

Anniviers Tourisme/Adriana Tenda Claude et Simon Wiget.

Avec le soutien de



